

LOUISE LABÉ vue par Marceline Desbordes-Valmore
(" Élégie à Louise Labé ") et par Louis Aragon
(" Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour ")

AMAL HELMI AZIZ^(*)

Élégie à Louise Labé

Quoi ! C'est là ton berceau, poétique Louise !
Mélodieux enfant, fait d'amour et d'amour,
et d'âme, et d'âme encore, et de mollesse exquise !
Quoi ! C'est la que ta vie a pris l'air et le jour !
Quoi ! Les murs étouffants de cette étroite rue
ont laissé, sans l'éteindre, éclore ta raison !
Quoi ! C'est là qu'a brillé ta lampe disparue !
La jeune perle ainsi colore sa prison..
non, ce n'est pas ainsi que je rêvais ta cage,
fauvette à tête blonde, au chant libre et joyeux !
Je suspendais ton aile à quelque frais bocage,
Plein d'encens et de jour aussi doux que tes yeux !
Et le Rhône en colère, et la Saône dormante,
n'avaient point baptisé tes beaux jours tramés d'or ;
dans un cercle de feu tourmentée et charmante,
j'ai cru qu'avec des fleurs tu décrivais ton sort,
et que ton aile au vent n'était point arrêté
sous ces réseaux de fer aux rigides couleurs ;
et que tu respirais la tristesse enchantée
que la paix du désert imprime aux jeunes fleurs ;
que tu livrais aux flots tes amoureuses larmes,
miroir pur et profond qu'interrogeaient tes charmes ;
et que tes vers émus, nés d'un frais souvenir,
s'en allaient sans efforts chanter dans l'avenir !
Mais tu vivais d'une flamme
raillée en ce froid séjour ;

(*) **Professeur Adjoint de Littérature française Faculté
des Lettres de Sohag Université du Sohag.**

et tu pleurais de ton âme,
ô salamandre d'amour !
Quand sur les feuilles parlantes
que ton cœur sut embraser,
tu laisses dans un baiser
courir tes larmes brûlantes,
ô Louise ! On croit voir l'éphémère éternel
filer dans les parfums sa soyeuse industrie,
lorsque, tombé du ciel, son ardente patrie,
il en retient dans l'ombre un rayon paternel.
Fiévreuse, loin du soleil, l'insecte se consume ;
d'un fil d'or sur lui-même ourdissant la beauté,
inaperçu dans l'arbre où le vent l'a jeté,
sous un linceul de feu son âme se rallume !...
l'amour se venge d'être esclave
Fièvre des jeunes cœurs, orages des beaux jours,
qui consume la vie et la promet toujours,
indompté sous les nœuds qui lui servent d'entrave,
oh ! L'invisible amour circule dans les airs
dans les flots, dans les fleurs, dans les songes de
l'âme.
dans le jour qui languit trop chargé de sa flamme,
et dans les nocturnes concerts !
Et tu chantas l'amour ! Ce fut ta destinée.
Belle, et femme, et naïve, et du monde étonnée,
de la foule qui passe évitant la faveur,
inclinant sur ton fleuve un front tendre et rêveur,
Louise, tu chantas ! à peine de l'enfance
ta jeunesse hâtive eut perdu les liens,
l'amour te prit sans peur, sans débats, sans défense ;
il fit tes jours, tes nuits, tes tourments et tes biens !
Et toujours par ta chaîne au rivage attachée,
comme une nymphe triste au milieu des roseaux,
des roseaux à demi cachée,

Louise, tu chantas dans les fleurs et les eaux⁽¹⁾.

Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour

L'amour survit aux revers de nos armes
Linceul d'amour à minuit se découd
Les diamants naissent au fond des larmes
L'avril encore éclaire l'époque où
S'étend sur nous cette ombre aux pieds d'argile
Jeunesse peut rêver la corde au cou
Elle oublia Charles-Quint pour Virgile
Les temps troublés se ressemblent beaucoup

Abandonnant le casque et la cantine
Ces jeunes gens qui n'ont jamais souri
L'esprit jaloux des paroles latines
Qu'ont-ils appris qu'ils n'auront désappris
Ces deux enfants dans les buissons de la France
Ressemblent l'Ange et la Vierge Marie
Il sait par cœur Tite-Live et Tércence
Quand elle chante on dirait qu'elle prie

Je l'imagine Elle a des yeux noisette
Je les aurais pour moi bleus préférés
Mais ses cheveux sont roux comme vous êtes
mes cheveux adorés et dorés
Je vois la Saône et le Rhône s'éprendre
Elle de lui comme eux deux séparés
Il la regarde et le soleil descendre
Elle a seize ans et n'a jamais pleuré

Les bras puissants de ces eaux qui se mêlent
C'est cet amour qu'ils ne connaissent pas

⁽¹⁾ Marceline Desbordes-Valmore, Œuvres Poétiques, I,
"Idylles et Elégies", pp.241-243.

Qu'ils rêvaient tous deux Olivier comme elle
Lui qu'un faux amour à Cahors trompa
Vêtu de noir comme aux temps d'aventure
Les paladins fiancés au trépas
Ceux qui portaient à la table d'Arthur
Le deuil d'aimer sans refermer leurs bras

Quel étrange nom la Belle Cordière
Sa bouche est rouge et son corps enfantin
Je m'en souviens mal C'est un rêve d'hier
Elle était blanche ainsi que le matin
Lyon Lyon n'écoute pas la Saône
Trop de noyés sont assis au festin
Ah que ces eaux sont boueuses et jaunes
Comment pourrais-je y lire mon destin

Je chanterai cet amour de Loyse
Qui fut soldat comme Jeanne à seize ans
Dans ce décor qu'un regard dépayse
Qui défera ses cheveux alezan
Elle avait peur que la nuit fût trop claire
Elle avait peur que le vin fût grisant
Elle avait peur surtout de lui déplaire
Sur la colline où fuyaient des faisons

N'aimes-tu pas le velours des mensonges
Il est des fleurs qu'on appelle pensées
J'en ai cueilli qui poussaient dans mes songes
J'en ai pour toi des couronnes tressé
Ils sont entrés dans la chapelle peinte
Et sacrilège il allait l'embrasser
La foudre éclate et brûle aux yeux de la Sainte
Le toit se fend Les murs sont renversés

Ce coup du ciel à jamais les sépare
Rien ne reflurira ces murs noircis
Et dans nos cœurs percés de part en part
Qui sarclera ces fleurs de la merci
Ces fleurs couleur de Saône au cœur de l'homme
Ce sont les fleurs qu'on appelle soucis
Olivier de Magny se rend à Rome
Et Loyse Labé demeure ici

Quatre cents ans les amants attendent⁵
Comme pêcheurs à prendre le poisson
Quatre cents ans et je reviens leur dire
Rien n'est changé ni nos cœurs ne le sont
C'est toujours l'ombre et toujours la mal'heure
Sur les chemins déserts où nous passons
France et l'Amour les mêmes larmes pleurent
Rien ne finit jamais par des chansons⁽¹⁾.

Plus d'un siècle avant l'apparition de la « Plainte »
d'Aragon, Marceline Desbordes-Valmore avait écrit son
« Élégie à Louise Labé »⁽²⁾ qui débute ainsi :

Quoi ! C'est là ton berceau, poétique Louise !
Mélodieux enfant, fait d'amour et d'amour,
Et d'âme, et d'âme encore, et de mollesse exquise !
Quoi ! C'est là que ta vie a pris l'air et le jour !
Quoi ! Les murs étouffants de cette étroite rue
Ont laissé, sans l'éteindre, éclore ta raison !
Quoi ! C'est là qu'a brillé ta lampe disparue ! ...

(1) Aragon, Les Yeux d'Elsa, "Les Plaintes", pp.61-64

(2) Œuvres poétiques, I, « Idylles et Élégies », P.P. 241-243

Ce long extrait nous révèle ce qui caractérise ces vers. Il est facile d'y remarquer le ton déclamatoire avec lequel Valmore exprime son indignation en voyant combien était modeste la maison où fut née Louise Labé. Les vers sont, de plus, alourdis par de nombreuses répétitions qui les rendent proches de la langue parlée.

Marceline Desbordes-Valmore avait, en écrivant son « Élégie » l'intention de défendre Louise Labé que ses ennemis avaient tant calomniée. C'était une mission que Marceline ne pouvait pourtant remplir car – selon Camille Aubaud : « C'est en s'effaçant elle-même devant les charges inhérentes à sa condition de femme, c'est en renonçant à faire une œuvre, à placer au-dessus de tout les réalisations de ses rêves et de ses propres désirs, que Marceline exprime ce rapport immédiat au monde (..) sans grand projet artistique. »⁽¹⁾.

D'ailleurs, Valmore ne pouvait pas égaler celle qu'elle se chargeait de défendre. Louise Labé, la riche bourgeoise, ne cherchait dans l'écriture qu' « un honneste passe-tems et moyen de fuir oisiveté »⁽²⁾. Quant à Marceline, elle écrivait pour se soulager des pleurs qui étouffaient son âme, et d'un interminable malheur qui l'accompagnait jusqu'à sa mort⁽³⁾. Pour sa modeste condition sociale, elle ne pouvait, à l'exemple de Louise Labé, se donner le luxe de se poser en féministe et de prêcher l'amour de l'étude aux femmes. Elle ne pouvait,

¹ Lire les femmes des lettres, P. 101.

² « Dédicace » de Louise Labé, P. 37.

³ Voir son poème « Du goût des vers », in Œuvres poétiques, I, P. 62.

non plus, s'entourer d'une suite d'admirateurs qui écouterait, émerveillés, ses vers.

La seule ressemblance entre les deux « amies », malgré les deux siècles qui les séparaient l'une de l'autre, était d'avoir osé jeter, dans leur poésie, « le cri d'amour le plus tragique et le plus déchirant que la passion ait arraché à une femme » ⁽¹⁾. C'est pourquoi Marceline dit à Louise, dans des vers qu'elle souligne par l'emploi d'heptasyllabes contre les alexandrins du reste de l'Élégie :

Mais tu vivais d'une flamme
Raillée en ce froid séjour ;
Et tu pleurais de ton âme,
O salamandre de l'amour !
Quand sur les feuilles parlantes
Que ton cœur sut embraser,
Tu laisses dans un baiser
Courir tes larmes brûlantes. ⁽²⁾

Comme si Marceline parlait de sa propre vie qu'elle avait vouée à l'amour jusqu'à ce qu'elle en fût consumée. Ayant ainsi détaché son héroïne de son existence physique, de la société et de l'époque où elle avait vécu, Valmore a fait de Louise Labé le symbole de la femme amoureuse.

Au contraire, Aragon a évité la généralisation. En l'honneur de Louise Labé, il a écrit sa « Plainte » où il

¹ Lire les femme des lettres, P. 25.

² Œuvres Poétiques, I, « Élégie à Louise Labé », P. 242.

l'a peinte sur un fond d'événements et de personnages de son siècle .

Quatre cents ans les amants attendirent

Comme pêcheurs à prendre le poisson

Quatre cents ans et je reviens leur dire

Rien n'est changé ni nos cœurs ne le sont ¹

C'est Aragon le poète de l'amour qui parle. Il dit à Louise Labé et à son amoureux que leur amour sera immortalisé par son chant. Et il écrit en leur honneur sa "Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour" qu'il inclut dans son recueil de poésie : Les Yeux d'Elsa.

La publication de ce recueil en 1942, durant la période de l'occupation de la France par les forces allemandes, aurait pu choquer ceux qui ont vu, dans l'expression de l'amour de l'auteur pour sa femme, « un goût du scandale » ⁽²⁾. De ceux-ci Aragon écrit : « On dira qu'un homme se doit de ne pas exposer son amour sur la place publique . Je répondrai qu'un homme n'a rien de meilleur, de plus pur, et de plus digne d'être perpétué que son amour. » Puis, s'adressant à sa femme : « Mon amour, tu es ma seule famille avouée, et je vois par tes yeux le monde, c'est toi qui me rends cet univers sensible et qui donnes sens en moi aux sentiments humains. » ⁽³⁾

¹) Les Yeux d'Elsa, "Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour", 9^{ème} huitain, P.64.

⁽²⁾ « Un moderne », in Les critiques de notre temps et Aragon, P. 175.

⁽³⁾ Les Yeux d'Elsa, "Préface", pp. 31- 32.

En effet, Elsa n'est pas seulement l'épouse aimée et l'inspiratrice d'une production poétique passionnée et fiévreuse ⁽¹⁾ où elle paraît comme « la Dame lointaine et proche de l'amour courtois » ⁽²⁾. Elle n'est pas, non plus, un symbole. L'amour qu'Aragon éprouve pour elle est lié à l'amour de la patrie. Le poète mêle ainsi le lyrisme amoureux au lyrisme national, comme s'il voulait par là venir au secours de la France humiliée et désespérée. Il lui dit :

Tes yeux dans le malheur ouvrent la double brèche
Par où se reproduit le miracle des Rois
Lorsque le cœur battant ils virent tous les trois
Le manteau de Marie accroché dans la crèche ⁽³⁾

Dans ce recueil, il y a deux séries de poèmes : la première s'intitule « Les Nuits » ; ses quatre poèmes se caractérisent par leur actualité en reflétant le présent misérable de la patrie occupée. La deuxième série, avec ses trois « Plaintes », marque un retour au passé, ce qui a permis à Aragon de « faire renaître une renaissance historique » ⁽⁴⁾ ; il y évoque tantôt Homère de l'antiquité grecque, tantôt une famille de la noblesse italienne

(1) Après Les Yeux d'Elsa, Aragon publia Elsa en 1959, Le fou d'Elsa en 1963 et Il ne m'est Paris que d'Elsa en 1964. Celle-ci mourut en 1970.

(2) La littérature en France depuis 1945, P. 88.

(3) Les Yeux d'Elsa, p.34.

(4) Histoire de la Poésie du XXe siècle, II, P. 360.

médiévale, tantôt enfin Louise Labé de la Renaissance française. Mais partout, dans ces « Plaintes », l'amour de la patrie plane, fort et résistant :

Les mois passent L'émoi passe et le cœur déraile
Mais le printemps pour moi murmurerà toujours
Les mots d'un autre Mai parmi les mots d'amour
Je n'oublierai jamais pour ses fleurs la muraille
Je n'oublierai jamais
Les morts du mois de Mai ⁽¹⁾

Il est donc normal de trouver la « Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour » dans le recueil d'Aragon. Mais retrouver ce même poème en tête des Œuvres poétiques de Louise Labé dans leur édition de « Portes de France » de 1945, cela mérite bien d'être débattu, étant donné que ce n'était pas la première fois où la poétesse lyonnaise du XVI^e siècle fut louée par un poète moderne.

Nous nous demandons pourquoi les éditeurs de « Portes de France » ont préféré le poème d'Aragon à d'autres écrits à la mémoire de la Belle Cordière ⁽²⁾. Quelle pouvait être leur intention en réservant à ce poème cette place privilégiée ? Ne risqueraient-ils pas de rendre hétérogène leur ouvrage en y mêlant la poésie moderne à celle du XVI^e siècle ?

(1) « Plainte pour le grand descort de France », P. 96.

(2) Louise Labé dut ce surnom à son père qui était cordier, ainsi qu'à son mari, cordier lui aussi.

Ce sont des questions auxquelles nous essayerons de répondre par la suite.

« La Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour » nous rappelle les implorations et les plaintes de la période de la Renaissance avec leur ton d'éloge pathétique⁽¹⁾, comme si, en ayant recours à cette ancienne forme poétique, Aragon voulait ressusciter des traditions littéraires qui avaient existé du temps des personnages dont parle la « Plainte ». Ainsi, dès les premiers vers, Aragon nous ramène à l'époque où vivait Louise Labé. Les années de guerre qui constituèrent presque tout le règne de François Ier sont évoquées avec leurs victoires et leurs défaites, leurs rêves et leurs trahisons. « L'amour survit aux revers de nos armes », et « Les diamants naissent au fond des larmes » puisque « Jeunesse peut rêver la corde au cou ». Cette jeunesse ne se détournait de Charles-Quint, le rival entêté de François Ier, que pour s'intéresser à la poésie de Virgile, là où se trouve la grandeur des origines. Et par le dernier vers du premier huitain, qui dit : « Les temps troublés se ressemblent beaucoup », Aragon fait allusion au présent agité de la France qui succomba, durant la seconde guerre mondiale, sous les ambitions expansionnistes des Nazis.

Puis la « Plainte » continue pour relater l'histoire de l'amour qui attachait Louis Labé à Olivier de Magny, le secrétaire de l'ambassadeur Français à Rome. De passage à Lyon lors de l'un de ses voyages, le charmant poète fut reçu chez la Belle Cordière qui avait une véritable cour formée de savants, artistes et poètes. Les

(1) Cf : Les Formes poétiques du Moyen-Age à la Renaissance,
PP. 68-75.

deux amis ne tardèrent pas à tomber amoureux l'un de l'autre. Mais cet amour ne rendit pas Louise heureuse pour les fréquentes absences de l'amant dont les fonctions ne lui permettaient guère de faire de longs séjours à Lyon, ou peut-être pour l'inconstance de cet amant, que notre poétesse a, elle-même, décrite dans ces vers :

Ainsi Amour inconstamment me mène ;
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.
Puis, quand je crois ma joie être certaine
Et être au haut de mon désiré heur ,
Il me remet en mon premier malheur. ⁽¹⁾

Ainsi, cet amour qui causa à Louise les souffrances les plus dures, lui inspira en même temps ses vers les plus beaux. C'était, en effet, un amour courtois « inversé » où la femme souffre devant l'homme insensible. Cette situation se trouvait habituellement chez les poétesse andalouses ; puis colportée par les troubadours en France, Louise a dû en prendre connaissance. . Cet amour faisait de Louise Labé « un phénomène individuel » dans l'école poétique lyonnaise de son temps, car elle devait « sa valeur et sa renommée à ses cris d'amoureuse, à son sens de l'amour brûlant, à sa sincérité pathétique, plus qu' à des influences littéraires » ⁽²⁾.

¹ Les deux tercets du sonnet VIII, Oeuvres poétiques, P. 72.

² Histoire de la poésie du XVIe siècle, P. 115.

A partir du second huitain de la « Plainte », les deux amoureux sont présentés ensemble en tant que deux esprits « qui n'ont jamais souri », avides du savoir et des « paroles latines ». Mais quand ils se rencontrent « dans les buissons de France », ils redeviennent " deux enfants ", lui semblable à un Ange, et elle, à la Vierge Marie, comme dans un tableau de Raphaël ; ils échangent l'érudition de l'un contre la douceur de l'autre surtout « quand elle chante »⁽¹⁾.

Le portrait qu'Aragon peint de Louise Labé, fait d'elle l'image de l'innocence et de la candeur, comme s'il voulait la défendre contre les accusations outrées de ses ennemis :

Elle a seize ans et n'a jamais pleuré⁽²⁾

Sa bouche est rouge et son corps enfantin ...

Elle était blanche ainsi que le matin⁽³⁾

Cependant, même en décrivant les traits de Louise, Aragon n'oublie pas sa bien-aimée avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus qui « rendent jaloux le ciel d'après la pluie »⁽⁴⁾ :

¹ Louise Labé « chantait admirablement et jouait du luth à ravir. »(page 10 de l'Introduction des Oeuvres poétiques)

² "La plainte pour le quatrième centenaire d'un amour", dernier vers du 3^e huitain.

³ Ibid., les vers 2 et 4 du 5^e huitain.

⁴ Les yeux d'Elsa », p.33, v. 11.

.. Elle a des yeux noisette
je les aurais pour moi bleus préférés
Mais ses cheveux sont roux comme vous êtes
O mes cheveux adorés et dorés ⁽¹⁾

Ce qui a attiré l'attention d'Aragon en regardant le portrait d'Olivier de Magny, c'étaient ses vêtements noirs qui ressemblent à ceux des paladins de la Table ronde, « fiancés au trépas », toujours en deuil « d'aimer sans refermer leurs bras » ². Mais l'ami de Louise Labé pourrait-il être comparé à l'un de ces héros du roman courtois ? Serait-il prêt, comme eux, à se sacrifier pour le salut de son amie ? N'a-t-il pas, au contraire, participé avec d'autres, à bouleverser la vie de Louise, et à ternir sa renommée ?!

L'amour ne pouvait ainsi réunir ces deux caractères opposés : Elle « porte dans son corps toutes les ardeurs du Rhône » ⁽³⁾, et lui, il ressemble à la Saône avec ses eaux « boueuses et jaunes » où « Trop de noyés sont assis au festin » ⁽⁴⁾.

Pourtant, comme dans les romans courtois, Aragon idéalise cet amour qui devait être pur et sincère, au moins du côté de Louise :

¹ “La plainte pour le quatrième centenaire d'un amour”, premiers vers du 3^e huitain.

² Ibid, les vers 6 et 8 du 4^e huitain.

³ Histoire de la poésie du XVI^e siècle, P. 116.

⁴ “La plainte pour le quatrième centenaire d'un amour”, les vers 7 et 6 du 5^e huitain.

Elle avait peur que la nuit fût trop claire

Elle avait peur que le vin fût grisant

Elle avait peur surtout de lui déplaire

Sur la colline où fuyaient des faisans⁽¹⁾

C'était seulement un tel amour qui mériterait
d'être chanté par un poète amoureux :

Je chanterai cet amour de Loyse
Qui fut soldat comme Jeanne à seize ans⁽²⁾.

Aragon lui attribue un autre honneur. Louise Labé savait
monter à cheval et manier les armes ainsi qu'elle l'a
mentionné dans sa troisième « Elégie » :

Mon cœur n'aimait que Mars et le savoir.⁽³⁾

On a même parlé de sa participation au siège de
Perpignan (aux Pyrénées orientales) dans la suite du
Dauphin (le futur Henri II) sous le nom de « Capitaine
Loys »⁽⁴⁾. C'est ce que Robert Sabatier commente, non
sans ironie : « Cette légende de la jeune guerrière est
trop belle et les hypothèses des érudits, bien fragiles. On

¹ Ibid., les quatre derniers vers du 6^e huitain.

² Ibid., les deux premiers vers du même huitain.

³ Œuvres poétiques, P. 59.

⁴ "La plainte pour le quatrième centenaire d'un amour",
l'Introduction, P. 10

la voit mieux offertes aux flèches de Cupidon qu' à celles de Mars ».⁽¹⁾

Au septième huitain, Aragon s'adresse à une interlocutrice à qui il raconte cette histoire d'amour, non en historien, mais en poète qui relate cette aventure selon sa propre fantaisie. Il dit :

N'aimes-tu pas le velours des mensonges

Cette interlocutrice ne pourrait être qu'Elsa ; ces mensonges de velours sont inventés pour l'amuser.

Il donne, de plus, à son histoire un dénouement qui rappelle la saga médiévale : Dans une chapelle, l'amant voulait embrasser son amie. Ce sacrilège entraîna la fureur de la nature ; la foudre éclata, brûla tout, fendit le toit et renversa les murs. Il ne resta de cet amour que des « fleurs qu'on appelle soucis »⁽²⁾. Dès lors, depuis quatre cents ans, les deux amants attendent que leur

bonheur soit un jour réalisé, mais..

C'est toujours l'ombre et toujours la mal'heure ⁽³⁾

Et avant de terminer sa « Plainte », Aragon n'oublie pas, comme partout dans son recueil, d'évoquer la France qui subit, ainsi que l'Amour, le même sort :

¹ Histoire de la poésie du XVIe siècle, P. 113.

² “La plainte pour le quatrième centenaire d'un amour”, vers 6 du 8^e huitain.

³ Ibid., vers 5 du dernier huitain.

Sur les chemins déserts où nous passons

France et l'Amour les mêmes larmes pleurent ⁽¹⁾

La « Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour », prise dans le contexte des Yeux d'Elsa, peut être ramenée au même schéma que les autres poèmes du recueil. A partir d'un événement, d'un personnage ou d'un souvenir, Aragon développe ses idées sur l'amour qu'il considère comme « la source même de la pensée et de la vie qui ne peut jaillir qu'entre l'homme et la femme² ». Ainsi, tout émane de cet amour : les rapports avec l'autre et l'engagement profond qui cherche à assurer le salut de la patrie. C'est « cet absolu que celui qui aime vraiment peut concevoir comme la seule vraie marque de l'amour »³. Aragon démontre, dans presque toute son œuvre poétique, cette simple philosophie de l'Amour.

Une fois détachée de son contexte pour occuper sa place nouvelle au début des Oeuvres poétiques de Louise Labé, cette « Plainte » doit remplir une autre fonction, celle d'introduire et de présenter cet ouvrage au lecteur. Elle nous aide à mieux connaître Louise Labé en personne comme elle nous introduit dans la société où elle vivait.

Outre l'histoire de l'amour malheureux de son héroïne, qui constitue le thème principal des trois Elégies et des vingt-quatre Sonnets des Œuvres

¹ Ibid., vers 6 et 7 du même huitain.

² D'un entretien avec Jean-Jacques Brochier, in « Magazine Littéraire », no 10, septembre 1967.

³ Du même entretien .

Poétiques de Louise Labé , cette « Plainte » nous renseigne sur les ambitions de la bourgeoisie de l'époque, qui, soutenue par sa richesse, convoitait la distinction sociale de la noblesse. C'est pourquoi, Louise Labé dédiait son livre à la noble Clémence de Bourges, son amie à qui elle écrivait : « Et pource que les femmes ne se montrent volontiers en public seules, je vous ay choisie pour me servir de guide.¹ »

Motivée par ce désir, Louise dut recevoir une bonne éducation à « l'italienne » : elle apprit le latin, l'italien², la musique et l'équitation ; elle fut exercée au maniement des armes. Argon présente ainsi la génération des premières années du XVI^e siècle :

Abandonnant le casque et la cantine

Ces jeunes gens qui n'ont jamais souri

L'esprit jaloux des paroles latines

Qu'ont-ils appris qu'ils n'auront désappris⁽³⁾

Grâce à sa vive intelligence et à ses lectures assidues, Louise Labé put s'entourer d'un grand nombre de beaux esprits qui formaient, lors de leurs réunions régulières, une sorte de « salon littéraire ». Olivier de Magny, poète et membre du groupe de la Pléiade, était, tout d'abord, l'un de ses invités. De grands écrivains

¹ De « La Dédicace » de Louise Labé, P. 37.

² Le premier des Sonnets de Louise Labé est écrit en italien. A ce propos, le sonnet, comme forme poétique en vogue au XVI^e s., est importé de l'Italie, probablement par Clément Marot.

³ « La plainte pour le quatrième centenaire d'un amour », les quatre premiers vers du second huitain.

comme Clément Marot, Jacques Pelletier, François Rabelais, ne manquaient pas, en passant par Lyon, de descendre chez la Belle Cordière. Louise Labé participait ainsi activement à la vie mondaine et culturelle de Lyon, qui atteignit alors son apogée.

Pour rendre complet le tableau de l'époque, Aragon n'oublie pas de noter que la religion occupait, avec ses merveilles et ses superstitions, une place importante au siècle de la Réforme religieuse et à la veille des guerres entre Catholiques et Protestants. Fataliste malgré la spontanéité et la hardiesse de son comportement, Louise Labé voit comme un présage de malheur, de ressembler avec son ami au Rhône et à la Saône qui se séparent l'un de l'autre, non loin de Lyon :

Elle de lui comme eux deux séparés

Il la regarde et le soleil descendre ⁽¹⁾

Les eaux de la Saône, « boueuses et jaunes », ne lui inspirent que la peur de l'avenir. Elle se demande anxieusement en les regardant :

Comme pourrais-je y lire mon destin ⁽²⁾

Le dénouement prévu par Louise ne tarde pas à donner le coup de grâce à son amour. Ce sont des forces surnaturelles qui interviennent pour lui mettre fin et rendre malheureuse la jeune amoureuse :

Ce coup du ciel à jamais les sépare ⁽³⁾

¹ "La plainte pour le quatrième centenaire d'un amour", vers 6 et 7 du 3^e huitain.

² Ibid., dernier vers du 5^e huitain.

³ Ibid., premier vers du 8^e huitain.

La poésie d'Aragon peut être considérée comme un tourisme littéraire dans toutes les formes poétiques, même les plus anciennes telles que la chanson de geste, les romans courtois des trouvères et des troubadours. Nous lisons dans la préface des Yeux d'Elsa : « Pour moi, je n' écris jamais un poème qui ne soit la suite de réflexion portant sur chaque point de ce poème, et qui ne tienne compte de tous les poèmes que j'ai précédemment écrits, ni de tous les poèmes que j'ai précédemment lus. » Et il ajoute : « Car j'imite .. Tout le monde imite. Tout le monde ne le dit pas. » ⁽¹⁾ Ces anciennes formes que la poésie d'Aragon ressuscite, “ apparaissent, dès lors qu'il les aborde, nettoyées de la poussière des ans, neuves et modernes.”²

Comme héritier de cette longue histoire de la poésie française, Aragon s'octroie le droit de recourir, en écrivant, à toutes les vieilles formes du poème. Ainsi, « La Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour » est écrite en neuf huitains sur trois rimes dans l'ordre suivant : a,b,a,b,c,b,c,b; ce qui fait de chaque huitain deux quatrains à rimes croisées, où le second élément (b) assure par son timbre la liaison des deux moitiés. Cette formule, rare au XIIIe siècle, commence à s'imposer au cours du siècle suivant. C'est le XVe siècle

¹ Les Yeux d'Elsa, Préface, p. 13.

² Histoire de la Poésie du XXe siècle, II, p. 347.

qui marque l'apogée de cette forme, appelée alors « double croisée »⁽¹⁾.

Les vers de cette « Plainte » sont des décasyllabes réguliers avec une césure qui tombe souvent après la quatrième syllabe. Ce mètre est « habituellement employé dans la chanson de geste du XIIe siècle ».⁽²⁾ Il convient, par conséquent, à ce retour au passé qu'exprime le poème. Ajoutons, de plus, que le choix du décasyllabe, le respect de la césure et l'alternance des rimes féminines et masculines sont parmi les principes fondamentaux de la réforme réclamée par les théoriciens de la Pléiade⁽³⁾.

La rime garde toujours, dans la poésie d'Aragon, une importance si grande qu'il lui consacre tout un article paru en 1940 dans la revue « Poètes Casqués ». Nous en avons des extraits, en appendice, dans la postface des Yeux d'Elsa. Et pour justifier l'intérêt qu'il lui porte, il écrit dans sa Préface : « C'est parce que l'histoire du vers Français débute où apparaît la rime, c'est que la rime est l'élément caractéristique qui libère notre poésie de l'emprise romaine, et en fait la poésie française. »⁽⁴⁾

En effet, la rime ne se borne pas à frapper le coup de gong martelant les fins des vers ; mais, dans un mouvement de dilatation, elle se multiplie et prolifère pour explorer toutes les possibilités sonores. Aragon

¹ Les Formes poétiques du Moyen-Age à la Renaissance, pp. 21, 22.

² Idem, p. 11.

³ Introduction à l'analyse du poème, pp. 15, 16.

⁴ Les Yeux d'Elsa, Préface, p. 16.

poursuit ainsi les efforts des grands rhétoriciens du XVe et du début du XVIe siècles, et au temps moderne, ceux du Parnasse, puis ceux des symbolistes. Dans « La Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour », nous distinguons aisément les tentatives d'Aragon « pour renouveler le stock de rimes, considéré comme épuisé »⁽¹⁾.

Dès le premier huitain, nous sommes en face d'une rime portant sur deux mots, qui rappelle la rime équivoquée de la versification lyrique médiévale. Ainsi, « se découd » (v. 2), rime avec « l'époque où » (v. 4), au cou » (v. 6) et « beaucoup » (v. 8).

Le même genre de rime qu'Aragon appelle « complexe » et « qui, pour avoir toujours existé, n'a été employé qu'avec une crainte de ridicule qui touche à la timidité »², se poursuit cependant dans notre « Plainte » :

- Dans le 3e huitain, des yeux noisette » (v. 1) rime avec « vous êtes »(v. 3) ;
- Dans le 4e huitain, « se mêlent » (v. 1) rime avec « comme elle » (v. 3) ;
- Dans le 6e huitain, « à seize ans » (v.2) rime avec « cheveux alezan »(v. 4) ;
- Et dans le dernier huitain, « la mal'heure »(v.5) rime avec « Pleurent »(v. 7).

D'après Aragon, c'est Apollinaire qui a admis, comme rimes féminines, et par conséquent comme rimes riches

¹ Le vers français, p. 158. note 1.

² « La rime en 1940 », in Appendice aux Yeux d'Elsa, p. 143.

et permises, tous les mots qui se terminent à l'oreille sur une consonne prononcée ⁽¹⁾. Ainsi Aragon fait rimer :

- « aventure » (v. 5) et « Arthur » (v. 7) dans le 4e huitain ;
- « Cordière » (v. 1) et « hier » (v. 3) dans le 5e huitain ;
- et « sépare » (v. 1) et « part » (v. 3) dans le 8e huitain.

L'assonance, à partir des chansons de geste, constitue un autre moyen d'enrichir la rime, étant donné qu'elle repose sur l'identité de la dernière voyelle accentuée dans deux ou plusieurs vers, quels que soient les phonèmes qui la suivent ou précèdent ⁽²⁾. Ainsi, nous voyons rimer :

- « trépas » (v. 6) avec « bras » (v. 8) dans le 4^e huitain ;
- et « homme » (v. 5) avec « Rome » (v. 7) dans le 8^e huitain.

Ce sont des « rimes approximatives » ⁽³⁾.

Le jeu de sonorité peut se refléter de la rime sur l'intérieur du vers. Dans ce vers,

Linceul d' amour / à minuit se découd (I, v. 2)

le son grave « ou » termine chacun des deux hémistiches qui se répondent, ayant chacun, de plus, des « S » et « M » inversement répétée dans le second. De même, dans ce vers ;

¹ Ibid., pp. 140 et 141 .

² La Poésie, pp. 168, 169.

³ Le vers français, p. 142, note 1.

Ces fleurs couleur de Saône / au cœur de l'homme
(VIII, v.5)

les deux hémistiches riment ensemble, quoique le premier compte, à l'opposé de tous les vers du poème, six syllabes ; la répétition de « eu » rend le vers plus cadencé.

D'autres parallélismes existent dans ces vers :

Qu' ont-ils appris/qu'ils n'auront désappris (II, v.4)

Je les aurais/pour moi bleus préférés (III, v.2)

Quelquefois, vu l'alternance de rimes féminines et masculines, la rime est reprise à l'intérieur du vers suivant ; c'est ainsi qu'elle continue à résonner dans trois vers successifs. En voici deux exemples :

Sa bouche est rouge et son corps enfantin
Je m'en souviens mal C'est un rêve d'hier

Elle était blanche ainsi que le matin (V, v. 2, 3, 4)

Il est des fleurs qu'on appelle pensées
Je m'en cueille qui poussaient dans mes songes
J'en ai pour toi des couronnes tressées (VII, v. 2, 3, 4)

Dans tous les vers que nous venons de citer, il est clair qu' Aragon ne vise que l'harmonie et la musique. La recherche de telles « beautés maudites »¹ va jusqu'à l'insertion de quelques incorrections grammaticales. Ainsi, dans ces vers :

¹ Préface des Yeux d'Elsa, p. 11.

Ces deux enfants

Ressemblent l'Ange et la Vierge Marie (II, v. 5, 6)
Aragon fait de « ressembler » un transitif direct. Ou dans
ce vers :

Il la regarde et le soleil descendre (III, v. 7)

le sens de « et » n'est pas clair, et l'emploi de
l'infinitif peut être fautif. Ajoutons encore l'omission,
répétée plusieurs fois, de l'article.

Pour se défendre, Aragon écrit dans la préface des
Yeux d'Elsa : « L'attrait extraordinaire qu'ont souvent
les poètes des siècles pré-classiques a sa source dans la
liberté de leurs phrases, dans les incorrections qu'elles
contiennent (..) L'âge leur permet ce qu'on vous interdit,
et rend en eux 'poétiques' des tours qui ont paru forcés,
qui n'étaient peut-être que maladresse » ⁽¹⁾.

Si Aragon s'enthousiasme pour la poésie courtoise ,
c'est parce qu'elle représente les premières tentatives
grâce auxquelles les poètes français cherchaient à se
libérer de l'influence latine. Les poètes modernes
continuent, eux aussi, les efforts des anciens, mais cette
fois, en vue d'échapper à toute contrainte que les
théoriciens classiques voulaient leur imposer. Par
conséquent, « Il n'y a rien de systématique dans la
versification moderne. Chaque poète choisit des
techniques variées et les assemble comme il entend. » ⁽²⁾
Nous avons eu ainsi le vers classique désarticulé par
Hugo, puis le vers libre des symbolistes après l'impair

¹ Idem.

² Introduction à la poésie moderne et contemporaine, P. 126.

de Verlaine et les innovations hardies de Rimbaud, et enfin les exercices connus des surréalistes. Et la marche continue toujours tant qu'existent des poètes qui se vouent à leur génie créatif, et qui écrivent sans peur d'être jugés selon leur conformité à un modèle donné.

L'imitation des formes et du langage anciens dont Aragon se montre fier dans sa « Préface », ne signifie donc pas un retour en arrière, mais plutôt un pas en avant dans le chemin de l'innovation de la poésie française, guidé par un sens patriotique que possède notre poète.

« La Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour » n'est, en effet, qu'un exemple de cette imitation. En l'écrivant, Aragon devait passer en revue ses anciennes lectures pour y choisir ce qui conviendrait mieux à son dessein de mettre sous nos yeux l'image de toute une époque, celle où avait vécu Louise Labé.

Nous croyons qu' Aragon a réussi cette tâche à merveille, et que, par conséquent, le choix des éditeurs de « Portes de France » pour son poème peut être justifiable. Par sa place en tête de l'œuvre poétique de Louise Labé, ils s'en servent comme introduction.

D'autre part, en voulant commémorer cette histoire d'amour qui avait rendu célèbre le nom de Louise Labé, Aragon reste toujours fidèle à sa philosophie de l'Amour avec un grand A.

BIBLIOGRAPHIE

I. Œuvres poétiques :

- Marceline Desbordes-Valmore, Œuvres poétiques, I, « Idylles, Elégies », éd. Lemerre, Paris, 1886.
- Œuvres poétiques de Louise Labé (avec un poème d'Aragon à la mémoire de Louise Labé) – éd. Portes de France, 1945, rééditée par NRF. Gallimard, 1983.
- Aragon, Les Yeux d'Elsa, éd. Seghers, coll. « P. S. », 1986.

II. Ouvrages de critique littéraire :

- Robert Sabatier, Histoire de la Poésie du XVI^e siècle, Albin-Michel, 1975.
- Robert Sabatier, Histoire de la Poésie du XIX^e siècle, Albin-Michel, 1977.
- Robert Sabatier, Histoire de la Poésie du XX^e siècle, Albin-Michel, 1982.
- Jacques Bersani et autres, La Littérature en France depuis 1945, Bordas, Paris, 1970.
- Frédéric Deloffre, Le vers français, société d'édition d'Enseignement supérieur, Paris, 1973.
- Les critiques de notre temps et Aragon, Garnier Frères, 1976.
- Gérard Dessons, Introduction à l'analyse du poème, Bordas, Paris, 1991.
- Alain Vaillant, La Poésie, Nathan, Paris, 1992.
- Gamille Aubaud, Lire les Femmes des lettres, Dunod, Paris, 1993.
- Daniel Leuwers, Introduction à la poésie moderne et contemporaine, Dunod, Paris, 1994.
- Gérard Gros, Les Formes poétiques du Moyen-Age à la Renaissance, Nathan, Paris, 1995.

- Michèle Aquien, Le Renouveau des Formes poétiques au XIXe siècle, Nathan, Paris, 1997.
- Jean— Louis Joubert, La Poésie, Armand Colin, Paris, 1999.

III. « Magazine littéraire », n^o 10, septembre 1967.